2ME ANNÉE—No 5 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 6 JUIN 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	UN AN - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL MAIN 999	SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

LE SACHET (*Poésie*) .... *Victor Pittié*
AU VIEUX MONASTÈRE .... *Françoise*
DEUX ÉVÉNEMENTS ARTISTIQUES .... *Juliette*
LA CORRESPONDANCE DE MADAME JULIE LAVERGNE .... *Laure Conan*
UNE REINE DES FROMAGES ET DE LA CRÈME (*Suite*) .... *Mme de Longgarde*
LETTRE D'OTTAWA .... *Yvonne Frondeuse*
LA LAMPE QUI NE S'ÉTEINT JAMAIS ..... *Françoise*
ADRESSE DES ANCIENNES ÉLÈVES AUX MÈRES URSULINES ....
LE DRAPEAU TRICOLORE AU CANADA .... *Armand Lavergne*
PAGES DES ENFANTS .... *Tante Ninette*
BLOC-NOTES .... *Françoise*

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO



NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395.

RELACHE

Matinée : Samedi.

Soirées de Gala : Mercredi et Vendredi.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

Semaine du 8 Juin

LE DOMPTEUR

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix. 35c A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

LOUIS AERTS

Le Fleuriste des Theatres

1667 RUE STE.CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe
et de Couture . .

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

Photographies de tous genres

QUERY FRERES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU MARINE

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

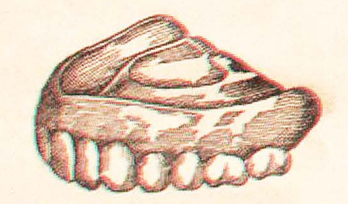
Capital payé -	$3,000,000.00
Actif - -	$10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Batisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACREMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON. EXPEDIEES FRANCO. PAR LA POSTE. AU CANADA ET LES ETATS UNIS. SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN

1688 RUE ST CATHERINE

MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 5 Samedi, 6 Juin 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

LE SACHET

Telle qu'un sachet parfumé
Dont on embaume une guipure,
O toi, si douce, ô toi, si pure,
O toi qui ne m'a pas aimé....

J'ai gardé l'odeur d'innocence
Qui m'avait plu dans ta beauté
Et recueilli ta pureté
Comme une fine et rare essence.

Et j'en suis tout imprégné !
J'en ai mis dans toute ma vie !
Du jour même où je l'ai ravie
Je m'y suis à plein cœur baigné.

Maintenant, mon âme est sauvée.
Vienne le temps, même l'oubli,
Un parfum jamais affaibli
Grâce à toi, l'aura préservée.

Et si j'en aime une autre, un jour,
Mon cœur s'ouvrira devant elle
Odorant comme une dentelle
Où dormait un sachet d'amour....

VICTOR PITTIÉ.



AVIS

Les personnes qui ont changé de demeure sont priées de nous envoyer leur présente adresse, afin d'éviter tout retard dans l'envoi du journal.

Les familles qui s'en vont à la campagne pour y passer la belle saison devront aussi prévenir de ce changement l'administration du JOURNAL DE FRANÇOISE.

AU VIEUX MONASTERE

La fête donnée, le 12 mai dernier, aux anciennes élèves du Monastère des Ursulines de Québec, a été un de ces jours heureux dont on aime à consigner le souvenir.

Ce fut à l'occasion de l'inauguration d'un orgue, don des anciennes élèves, qu'eut lieu la réunion. Les portes conventuelles devaient s'ouvrir toutes grandes devant les donatrices auxquelles il serait aussi donné de visiter, en même temps que le monastère, les chapelles nouvelles.

Les chapelles nouvelles ! avec quel regret, mêlé d'un sourd ressentiment, nous les avions vues s'élever. Qui nous rendrait le charme simple et attachant des vieux murs ! qui pourrait jamais remplacer ces témoins séculaires, ayant vu s'accomplir, à leur ombre, tant d'évènements, et ayant gardé fidèles, les secrets qu'on leur avaient confiés !

Ce qu'elles ont dû partir avec peine, les vieilles pierres depuis si longtemps cimentées ensemble ! Ah ! les larmes des choses, qui pourra jamais les exprimer !

Une amie québecoise me racontait, que, durant l'œuvre sinistre de la démolition, elle évitait de passer par la rue où l'on faisait ces travaux, afin de ne pas entendre les bruits des pics et des pelles qui la frappaient en plein cœur. Je comprends ce sentiment.

Cependant, puisqu'une reconstruction des vieux édifices était devenue nécessaire—ainsi du moins l'affirmaient les architectes, — acceptons-la. Qui sait ? dans deux cents ans, elle sera, pour ceux qui nous survivront alors, aussi éloquente que les vieux murs d'hier à leurs contemporains.

Les religieuses ursulines ont tenu à donner à la chapelle extérieure actuelle, le caractère de la précédente. Pour cela, soyons-leur profondément reconnaissantes. C'est l'antique maitre autel—noyer à filets d'or—qui, en entrant, frappe toujours notre vue. Tout en haut, sont encore les boiseries sculptées, dissimulant les ouvertures, au moyen desquelles, on parvient, de l'intérieur du cloître, à surveiller la décoration de la chapelle.

C'est la même chaire, dont les ors ternis détonnent un peu sur la blancheur trop fraîche des plâtres. Sur les murs, l'œil caresse les tableaux qu'il a toujours été habitué d'y voir : l'Allégorie, *la France offrant la religion aux Sauvages du Canada ; la comédienne Pélagie se consacrant à la pénitence aux pieds de Nonnus, évêque,* de P. Prud'hon ; les autres œuvres non moins admirables de LeBrun et de Philippe de Champagne. Puis, du côté de l'Epitre, à cet endroit même où un boulet creusa sa tombe, l'imposante tablette de marbre où se lit l'épitaphe, composée par l'Académie Française, pour ce héros qui fut le marquis de Montcalm. La pierre tumulaire, scellée de nouveau, semble n'avoir subi aucun déplacement et, passant près d'elle, je nomme, à l'ombre vénérée du brave qui sut mourir pour nous, son illustre descendante, rencontrée sur la terre française, et qui, à cause

de son aïeul, aime le Canada d'une amitié si généreuse.

A la faveur des grilles ouvertes, je pénètre de la chapelle extérieure à la chapelle intérieure. Ici, les changements sont plus visibles, hélas ! La voûte, les autels, les stalles, tout est transformé. C'est beau, mais ce n'est plus ça—ce qui était autrefois.

Combien l'on devrait apprendre à oublier dans la vie ! D'aucuns y réussissent si bien ; d'autres si mal. Ce sont ces derniers qu'il faut plaindre.

Je cherche la chapelle des Saints, où, depuis deux cents ans, brillait, devant Notre-Dame du Grand Pouvoir, la petite lampe qui ne s'éteint jamais, celle dont, chaque matin de mes jours de pensionnaire, mes yeux, embrumés par le sommeil, interrogeaient la mystérieuse clarté. Disparue, la chapelle des Saints. A un autel latéral, heureusement, je retrouve la figure imposante de Notre-Dame du Grand Pouvoir, et, devant elle, la flamme douce et pure de la lampe votive de Marie-Madeleine de Repentigny.

Une main pieuse a voulu ajouter à l'éclat de cet ex-veto, par le cadeau d'une lampe en pur argent, véritable merveille d'art et de bon goût.

J'emprunte à la revue de "La Nouvelle-France," les détails de cette œuvre superbe exécutée dans une des meilleures maisons d'orfèvrerie de Lyon :

"Un large bandeau, ciselé en relief, supporte quinze roses émaillées, cinq blanches, cinq rouges et cinq jaunes, couleurs emblématiques des mystères du Rosaire. Trois volutes auxquelles les chaînes sont attachées supportent cette lampe qui se termine par un pendentif ciselé en relief et par une croix émaillée. Trois chapelets aux grains de lapis bleu du Tyrol sont suspendus au-dessus du bandeau de la lampe. Des lys au naturel nimbent le bandeau du pavillon et s'accrochent aux volutes."

Sous la lampe, une inscription commémorative, nous apprend que ce don généreux est d'une arrière cousine de Marie-Madeleine de Repentigny. Mademoiselle Anthon, dont les ancêtres, du côté maternel, remontent jusqu'à Louis Hébert et Guillaume Couillard, ces pionniers zélés de la colonie, a voulu marquer de la sorte sa conversion à la religion catholique.

Peu à peu, la nouveauté du temple cesse de retenir l'attention qui finit par retrouver et reconnaître les trésors qu'il renferme encore. Les autels ont changé de place, il est vrai, mais ils ont gardé leurs antiques décorations : tapisserie brodée par les doigts de Mme de Maintenon, dentelles fines que préparèrent les dames de la cour pour les églises de la Nouvelle-France, crucifix et ostensoirs donnés par les rois en offrandes de propitiation, sans doute . . La vue cherche encore le tableau de la pénitente Thaïs, laquelle, agenouillée aux pieds d'un saint anachorète, se voue à une vie d'austérité et de renoncement.

Cette toile a une histoire. On rapporte que les traits fins et délicats de Thaïs sont ceux de la belle duchesse Louise-Françoise de la Vallière, et qu'ils furent offerts aux religieuses ursulines de Québec, en reconnaissance des prières faites en ce monastère pour sa conversion. En effet, la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, n'écrivait-elle pas de Québec à la Mère Isabelle de la Vallière, ursuline de Tours :

"Nous avons entrepris de faire de grandes pénitences et de grandes dévotions pendant six semaines en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur, afin qu'il plaise à sa bonté d'opérer la conversion de qui vous pourrez juger . . "

Pauvre Louise de la Vallière, pauvre victime, sans cesse renouvelée, de l'inconstance et de l'éternel égoïsme de l'homme !

Un long et mélodieux murmure emplit soudain la nef recueillie. La messe commence au doux accompagnement de l'orgue. L'instrument est tenu par une ancienne élève, mademoiselle Blanche Gagnon, et,sous ses doigts habiles, la musique inspirée tour à tour parle et chante au cœur.

Des voix fraîches et cristallines attaquent le chant magistral et solennel de Rupès: *Bénissons le Seigneur.* C'est le chant aimé, l'hymne des jours de fête d'autrefois, celui qui, aujourd'hui, "frappe droit au cœur" et tous les fronts se courbent sous le poids des émotions et des souvenirs.

Et les chants continuent, suaves, attendrissants, alternés par la voix grave et forte du célébrant. Puis, un prédicateur dont le nom m'échappe, en un sermon savant et classique, vient nous faire le panégyrique de cet instrument, dont Victor Hugo disait qu'il était

......le seul concert, le seul gémissement
Qui mêle aux cieux, la terre.

Très correct d'expression, superbe de facture, le sermon, mais si froid ! Des retours sur le passé, des allusions aux joies de la réunion eussent mis des larmes, prêtes à jaillir, dans tous les yeux. Cette sensibilité nous fut épargnée. Sans doute, elles ont déjà assez pleuré dans leur vie, les pauvres anciennes élèves !

L'après-midi devait encore nous réunir toutes, dans l'enceinte même du monastère, en dedans de ces grilles de fer que la rigueur du règlement claustral tient constamment fermées sur nous, dès notre sortie du couvent.

Le rendez-vous était d'abord fixé à la salle de réception, où nous devions faire hommage de notre cadeau aux Mères Ursulines et recevoir d'elles, avec leurs remerciements, leurs souhaits de bienvenue. Nous étions là plus de huit cents, venues de toutes les parties de notre vaste province—voire même de New-York. C'était, de la journée, les heures vivement attendues où nous devions nous mêler les unes aux autres et revivre un peu notre belle jeunesse.

Qu'on ne s'attende pas ici, cependant, à ce que je déclare les années du couvent les plus heureuses de toutes.

Non, même après les rudes leçons de l'expérience, les batailles perdues ou gagnées, en dépit des peines et des pâles joies de la vie, je ne suis pas prête à reconnaître que "le temps du couvent est le plus beau temps." Je ne suis pas de celles qui traitent à la légère les chagrins d'enfants ; trop de ces douleurs-là laissent après elles la cicatrice indélébile des blessures que le temps n'a pu effacer. D'ailleurs, les années d'études sont une tâche imposée à un âge où nous n'en comprenons ni la nécessité, ni les avantages qu'on peut en retirer. Dans ces conditions donc, les devoirs de la pensionnaire pèsent comme un joug aux natures

indépendantes et pleines d'aspirations vers la liberté.

Plus tard, cependant, ces années de réclusion forcée ne nous apparaissent pas dépourvues de charmes. A mesure que nous avançons dans notre voyage, nous aimons à nous y reporter; c'est que nous comprenons mieux certaines bontés dont nous avons été l'objet, c'est qu'elles ont gardé, ces années écoulées ce que nous ne retrouverons plus : la fraîcheur et la naïveté de ce qui fut notre jeunesse.

Au nom des anciennes élèves, Madame Théophile Hamel, (née Faribault, de l'Assomption)—veuve d'un de nos premiers artistes canadiens dont les œuvres ne seront jamais oubliées, —lut l'adresse préparée pour la circonstance. "Elle est bien notre élève," ont dû se dire les bonnes Mères Ursulines, à cette diction si sûre, à ce cachet de simplicité distinguée de la vénérable aïeule.

Le Journal de Françoise publie, dans cette livraison, le texte de cette remarquable adresse. Ce qu'il aurait eu encore infiniment de plaisir à reproduire, c'est la réponse qui lui fut faite au nom de la révérende Mère Supérieure, du conseil et de toute la communauté. Paroles si délicates, si pleines d'affectueuse tendresse et de touchantes évocations, si bien faites pour remuer et attendrir ! Ah ! la chaude et vibrante bienvenue qu'on nous souhaita en des mots dont la douceur pénétrante semblait une caresse.

"Rien n'est changé, ici, disaient-elles . . Vous retrouverez tout ce que vous avez laissé . . les arbres seuls ont grandi . . "

Puis mêlant aux souvenirs d'amitié les souvenirs pieux, laissant planer au-dessus de tout l'image vénérée de leur digne fondatrice, elles rappelèrent ce cantique, composé par l'une d'elles, et chanté tous les premiers mercredis de chaque mois à la messe dite à perpétuité pour les élèves ursulines, et dont l'une des strophes commence par ces lignes :

Quand il faudra, sur la mer orageuse
A notre tour et lutter et souffrir.......

Combien de fois les avais-je entendu chanter ces mots en n'en saisissant que vaguement le sens. Mais à cet instant, j'en comprenais toute la portée. En un éclair, je mesurai la longueur du chemin parcouru et devant la multiplicité des impressions qui me frappèrent l'esprit, la vague grandissante des émotions qui m'assaillirent l'âme, je sentis mon pauvre cœur chavirer comme une barque. . .

Mères, elles ont grandi les enfants confiées à vos soins et votre nombreuse famille étend ses ramifications par tout le pays. . . Certes, elles n'ont pas fait des saintes les jeunes filles qui ont franchi votre seuil pour se disperser de par le monde, mais, au moins, elles ont gardé intacts vos traditions et vos enseignements, "les saines notions de la vie, ce sentiment du devoir" qui font les femmes fortes et les âmes vigoureusement forgées. . .

Après la lecture des adresses, un programme littéraire et musical fut gracieusement exécuté par les élèves actuelles pour faire fête à leurs aînées.

Le chant d'accueil : *Tout rayonne au Monastère*, vint enlever aux émotions leur acuité douloureuse.

Aux intermèdes d'une petite pièce : *La Vieille Huronne et les Jeunes Abénaquises*, les chœurs interprétèrent dans la perfection *Le Chant de la Fileuse* [Opéra de la Dame Blanche] de Boeldieu, *La Prière*, de Félicien David, le grand air du *Pardon de Ploermel*, de Meyerbeer et autre musique des maîtres. Nous nous regardions en souriant : toutes nos années de pensionnat avaient été bercées de ces rythmes classiques auxquels se mêlaient, en un concert unique, les voix des orgues, des harpes—encore une autre tradition,—et des guitares.

Ce fut ensuite l'heure de la visite à travers le monastère, celle aussi des franches accolades, des reconnaissances à chaque pas, des "T'en souviens-tu, ma chère," entre deux éclats de rire.

Ce fut un bon moment.

Au sortir de la salle de réception, je tombai dans les bras d'une compagne, qui, au temps jadis m'abandonnait, avec une générosité inlassable, les pommes de son goûter. Là, où il n'y a pas de souvenirs, si minimes soient-ils, il ne saurait exister de bonnes et solides amitiés.

Le hasard continua de m'être heureux. Entre ces centaines de femmes de tout âge, je retrouvai, au cours de mon pèlerinage, la plus grande partie de mes camarades d'autrefois. Et ce furent des cris de surprise et de joie, des questions, des réponses, des informations données et reçues avec un entrain sans pareil.

—Une telle ?—Dominicaine.—Cette autre ?—Mariée et six enfants. Moi-même j'en ai douze en treize ans, ma chère, me disait une d'elles, dont naguère encore les boucles blondes flottaient sur les épaules.

Grand Dieu que les années vont vite !

—As-tu vu ma fillette ? me demandait une autre. Elle jouait dans la pièce.

—La petite brune, je gage, au nez retroussé ?

—Elle-même. Tu sais, c'est de famille, ce nez !

—Te rappelles-tu, fis-je à une jeune femme tenant par la main une délicieuse enfant, du temps où tu ne désirais, dans le monde, que la situation de veuve.

—Etais-je assez bête, dis ? comme les goûts changent, hein ! Quand je pense maintenant que ce malheur pourrait m'arriver !

Braves et vaillantes, je les retrouvais toutes et, bien qu'alourdies par la maternité plus encore que par les années, elles avaient l'humeur sereine et gaie, ne médisant ni du mariage, ni du mari.

Et nous allions ainsi, nous laissant dans quelque salle, nous reprenant dans les longs corridors.

Au réfectoire, ce fut une explosion. Sur les longues tables garnies de nappes blanches, on avait servi les goûters d'autrefois : pain d'épices appétissants, croquignoles croustillantes, *galettes* savoureuses. Nous retrouvâmes tout—hors peut-être nos robustes appétits. N'importe, nous fîmes honneur à la collation des anciens jours.

—Es-tu toujours gourmande, m'est-il demandé de l'autre extrémité du réfectoire. Quelle quantité de pain d'épices tu pouvais engouffrer !

Clairement, comme tous mes autres souvenirs, celui de mes méfaits se dressera aussi pour moi.

Pas un recoin ne reste oublié et par-

tout, nous le constatons, la simplicité règne toujours suprême. Ne me parlez pas des couvents-boudoirs dont l'élégance amollit l'âme.

Un instant, recueillies et sérieuses, nous allâmes visiter au cimetière, les mères que nous avions connues, et qui jeunes encore, reposent dans l'*in-pace* de la tombe. Les mères Cimon de Ste-Marie, Hardyt de St-Augustin, du haut du ciel, virent notre hommage tout spécial. Nous nous rappelâmes encore, au champ du repos, celles de nos autres maîtresses qui subirent le martyre du feu dans l'incendie de la maison du Lac Saint-Jean. Ah ! si nous avions pu prévoir un sort aussi cruel, grande eut été notre docilité et si complète notre soumission....

Les heures ont fui. Les cloches des monastères, mises en branle, nous annoncent qu'un dernier rendez - vous nous est donné à la chapelle. C'est le récital d'orgue permettant à des mains d'artiste d'éprouver la richesse des jeux.

Nous écoutons, ravies. Mme LeBoutillier Lavoie fait aussi résonner de sa voix ample et belle la sonorité des échos. N'était le respect du saint lieu, nous eussions applaudi des deux mains l'excellente cantatrice.

Sur le programme, une *Réminiscence*, composée par M. Ernest Gagnon, nous a été promise. Quelle réminiscence pourra être donnée que nous n'ayons encore évoquée ?

Mais, bientôt, toutes ont reconnu la berceuse ancienne : *De la Reine Blanche, écoutez la voix*, que tant de générations ont apprise avec les premières impressions du cloître. "*Dormez, mon doux Loys*" chante l'orgue de sa voix humaine...Et intérieurement nous disons merci à l'artiste de nous avoir ménagé cette dernière et délicate joie.

Le signal du départ est donné dans le cri de *Notre Dame veillez sur nous* et nous laissons le vieux monastère, les Mères ursulines, l'âme reconnaissante et tout imprégnée de la forte odeur du passé, la seule, disait Lamartine, qui puisse embaumer l'avenir.

FRANÇOISE,

La petite morale tue la grande.

MIRABEAU.

Deux événements artistiques

DEUX événements artistiques se sont produits à Montréal depuis la publication de notre dernier numéro.

Il s'agit de la représentation de deux pièces inédites : "Les Boules de neige," de M. Louvigny de Montigny, et "Hindelang et DeLorimier," de Colombine.

La première est une comédie de genre, en 3 actes, qui a eu une unique représentation, le jeudi 21 mai, au Monument National, à l'occasion de la fête annuelle organisée par les journalistes, au profit des écoles pour les colons du Nord.

La comédie de M. Louvigny de Montigny est une œuvre d'observation, non une pièce à thèse, comme on l'a prématurément annoncé. Elle est fort intéressante, mais elle n'est pas sans défaut. Les deux principaux sont les longueurs et le manque de mouvement. Ces défauts trouvent leur excuse dans l'inexpérience de l'auteur au sujet des effets à tirer par la mise en scène et la succession variée des incidents. Il est certain que cette pièce doit être charmante à la lecture, qui autorise des redites sous différentes formes, alors que le théâtre les exclut, même si elles sont littérairement ingénieuses.

Le sujet de cette comédie est des plus simples et des plus vrais. Il met en relief ce travers très commun que nous avons tous, à des degrés divers, de médire de nos semblables, sans nous soucier des conséquences que peuvent avoir ces propos inconsidérés, à la fois bêtes et méchants. Les exemples fournis par cette pièce sont frappants, et bien de nature à tempérer les excès de langage chez les bavards susceptibles d'être corrigés. Le tout est écrit en une langue très soignée, émaillée de mots d'esprits assez nombreux pour constituer un bouquet.

En résumé c'est là un essai, imparfait au point de vue dramatique, mais très louable parce qu'il indique un effort réel. Notre confrère a obtenu un succès auquel nous applaudissons bien sincèrement.

La seconde pièce est un drame historique, ou plutôt patriotique, en 4 actes, et 5 tableaux.

Tout drame patriotique canadien se rattache nécessairement aux funestes jours de 1837-1838, ce qui restreint le cadre où voudrait évoluer l'auteur. Eh bien, Colombine a victorieusement surmonté cette difficulté, en mettant en scène un personnage authentique, inconnu de la majorité des hommes de nos jours. Grâce à cet élément "nouveau," l'auteur a donné à sa pièce un caractère tout original. Comme M. de Montigny, comme tous les débutants, l'art, ou mieux le "métier" de dramaturge lui est à peu près inconnu. Aussi son mérite est-il grand d'avoir pu remplir une soirée sans que son inexpérience ait provoqué la moindre lassitude chez les spectateurs. Le drame est tout simple et se borne à montrer l'héroïsme des patriotes de l'époque et du héros principal. Mais le tout est semé de scènes campagnardes animées par nos bons "habitants." Cette partie pittoresque et comique de l'œuvre, partie copieuse, a sauvé la la pièce de l'inévitable monotonie qui résulte de l'action d'un personnage unique autour duquel tous les autres ne font que pivoter.

C'est un coup d'adresse de Colombine d'avoir ainsi coloré son œuvre. Ajoutons qu'au point de vue de la langue, ce drame est très puissant, et que l'auteur a su trouver des accents émouvants pour peindre l'état d'âme de ses personnages, et l'état d'esprit de la foule à cette époque si tourmentée et si glorieuse.

JULIETTE.

Un poète a dit que le silence était la nuit de la parole.—Oui, mais la nuit étoilée qui répand parfois sur les âmes les rêves radieux.

***

Deux êtres admirablement assortis, dotés par la nature de bouches énormes, de nez démesurés, en somme d'une laideur presque invraisemblable, s'épousent. Au moment où le prêtre se retourne pour leur adresser une allocution, il les contemple pendant quelques minutes avec effarement, puis d'une voix émue :

—Jeunes époux, leur dit-il, aimez-vous bien, car si vous ne vous aimez pas, qui est-ce qui vous aimera ?

La Correspondance de Mme Julie Lavergne

La correspondance de Madame Julie Lavergne, morte en 1886, vient d'être livrée à la publicité.

Madame Lavergne n'est pas une inconnue au Canada. La presse a parlé de cette Parisienne d'un talent si pur, d'un si grand caractère et son héroïsme pendant la guerre franco-prussienne, ses patriotiques douleurs lui ont valu chez nous des sympathies ardentes. Quand il s'agit d'une haute personnalité, les révélations intimes intéressent toujours. Je viens de lire les lettres de la grande Française. Il y en a bien une quinzaine datées de Paris assiégé. Madame Lavergne en écrivit beaucoup pendant ces mois terribles, mais envoyées par ballons ou pigeons-voyageurs les lettres n'arrivaient pas toujours à leur adresse.

Ajoutons que M. Lavergne n'a pas cru devoir publier toutes celles qu'il a recueillies. Nature ardente et souverainement noble, Julie Lavergne avait l'énergie de sentir, la faculté de l'indignation et contre les artisans de l'abaissement de la France, il a dû lui échapper des paroles bien fortes. Ses lettres publiés jettent une vive lumière sur l'état de Paris, pendant le siège, et je ne sais rien de plus fait que ces deux volumes de la correspondance pour confirmer, pour accroître l'admiration que la vie de Mme Lavergne a inspirée.

Cette belle vertu du courage qui en supporte tant d'autres, Mme Lavergne l'a pratiquée dans toutes les circonstances, toutes les difficultés de la vie. Elle n'a pas plus craint la souffrance et le labeur que les obus des Prussiens. Il est sain, il est fortifiant de la suivre dans le détail de ses journées si actives, si laborieuses, si dévouées, mais où il y eut toujours un coin de poésie et d'idéal. Elle écrivait à son frère, M. Lucien Ozaneaux qui se plaignait de la vie de garnison :

" J'ai toujours su trouver le temps de lire, même quand mes enfants étaient petits. C'est aussi nécessaire à l'âme que le pain l'est au corps. L'histoire, la littérature, nous ouvrent des horizons infinis et nous distraient des misères de ce monde. Si j'habitais Cambrai, je voudrais si bien apprendre son histoire que les pierres de ses rues me parleraient et que je me promènerais avec Fénelon autant qu'avec mon ombre... Certes le ménage est intéressant. La santé et le bien-être sont infiniment liés aux détails du marché et du pot au feu. Il faut donc s'y appliquer une heure ou deux par jour ; mais y penser uniquement, c'est à en mourir ; et comment élever ses enfants dans le sens noble et vrai de ce mot, si l'on reste soi-même terre-à-terre, plongé dans ces détails matériels."

De ces lettres écrites d'une main rapide, jaillissent de lumineuses leçons:

" Il faut gagner son pain à la sueur de son front, écrit-elle à son frère, et ceux qui s'affranchissent de cette loi en sont punis de mille façons diverses. Regarde et vois : où est la santé, où est la paix, où est la joie, si ce n'est là où le travail est accepté comme un devoir."

Parlant de la gloire, des biens temporels, elle dit :

" Je crois fermement qu'il est de notre devoir de n'y pas songer et c'est aussi ce que nous pouvons faire de mieux pour notre bonheur. Quant aux jouissances, les plus vives sont à notre portée ; c'est notre faute si nous nous en privons. Aimer Dieu et les siens, admirer tout ce qu'il a semé de beau et de bon en ce monde et rendre content qui on peut, voilà les seules jouissances positives. Les autres sont relatives ou fausses."

Cette correspondance, qui nous initie au train journalier d'une famille et nous y fait vivre, me semble l'une des lectures les plus propres à tremper l'âme, à l'exhorter, à l'affermir. Je la voudrais donner à tous les faibles.

La vie de caserne répugnait terriblement à son fils Noël, pieux et pur comme un ange. Je regrette que mon cadre ne me permette pas de reproduire les lettres qu'elle lui écrivit pour l'encourager, pour le soutenir, pour lui faire aimer le métier des armes " si noble qu'il ennoblit le fils d'un roi."

Mme Lavergne a été une admirable mère. Elle écrivait à sa jeune belle-sœur : " Quand vous apprenez à Jeanne à obéir, à vaincre ses petits instincts de révolte, ses petites répugnances et ses caprices, ne croyez pas employer votre temps à des bagatelles. Vous faites quelque chose de grand, vous préparez l'avenir de votre fille plus efficacement qu'en lui amassant des trésors. Telle est l'enfant, telle sera la femme ; et ce qu'elle aura appris, elle l'imposera à ses enfants. Cette première éducation est l'assise sur laquelle repose toute la vie C'est facile d'aimer, de bercer des poupons. Il y a de grosses bêtes de nourrices qui le font admirablement ; mais élever une âme, lui apprendre à se vaincre, la diriger vers le bien voilà une noble besogne."

Passionnément dévouée à ses enfants, Mme Lavergne ne fut jamais l'âme de ces bonnes mamans qui n'exigent ni effort, ni vertus. " J'aurais pu facilement, dit-elle, dans une page admirable, éviter à mes enfants les épreuves et les souffrances de la guerre, et je ne l'ai point fait. Chrétiens, ils doivent combattre avec l'Eglise militante ; Français, ils doivent souffrir quand la patrie souffre. De tels tableaux ne sont point faits pour les yeux des jeunes filles, disent les mères dégénérées de ce siècle. Je veux, moi, que les yeux de mes filles se fixent sur le sang, sur le feu, sur la mort, quand le devoir l'exige... Je fuis à cause de mes filles, m'ont dit mes amies—je reste à cause de mes enfants, ai-je répondu. Tous doivent être braves, les filles comme les garçons, et je veux les voir au feu. Je les y ai vus, et grâces en soient rendues à Dieu, aucun d'eux n'a fléchi,

(1) Publiée par son fils M. Joseph Lavergne, Taffin-Lefort, 30, rue des Saints-Pères, Paris.

aucun d'eux n'a fait à la canaille et au canon l'honneur de les craindre.''

D'ailleurs, jamais femme ne procura à ses enfants plus de saines jouissances, ne se sacrifia plus allégrement, plus généreusement. Elle écrivait à sa fille aînée qui venait de la quitter pour se faire religieuse à Sion : '' Ne pense plus à nous et à nos larmes que pour t'affermir dans la voie royale que tu as choisie. Tu nous as coûté bien des soins, bien des pleurs, mais celui à qui tu es destinée mérite infiniment plus. Pare-toi donc pour ton époux ; tu es à bonne école dans cette maison de Sion où nous admirons tant de vertus. Prie pour ton père qui était si fort devant la mort et qui faiblit en voyant ta place vide. Si tu es une bonne religieuse, il se réjouira et moissonnera joyeusement après avoir semé dans les larmes. S'il plaît à Dieu de t'éprouver par quelque défaillance, quelque tristesse, ne me les cache pas. Je te soutiendrai, comme quand tu apprenais à marcher ; je te consolerai comme lorsque tu avais de petits chagrins d'enfant. Un noviciat c'est l'enfance de la vie religieuse.''

'' Après la belle messe de Sion, où j'ai trouvé que vous avez chanté à merveille, je suis revenue au logis où j'ai passé une matinée, comme je les aime, en mouvement perpétuel. J'ai fait monter mes fleurs. Mes orangers ont tant grandi que l'antichambre tourne à la forêt. Tes belles boutures de cactus garnissent le haut du bahut et vont presque au plafond, les myrtes et les lauriers complètent la décoration avec les fuchsias tout fleuris. En rangeant toutes ces fleurs que tu soignais naguère, j'ai bien pensé à toi, fille de Sion, et, comme pour me récompenser du soin que je prenais d'elles, ces plantes m'ont donné quelques pensées. Elles me disaient :

Pourquoi pleures-tu ? Tu nous rentres dans ta maison pour nous abriter des gelées et du vent de l'hiver, songe que ta fille, abritée maintenant dans la maison de Dieu, ne craint plus les tempêtes du monde. Elle fleurira aux pieds de la Sainte-Vierge, elle ne sera pas flétrie par les larmes, ni par le péché. Réjouis-toi, la plus chère de tes plantes est en sûreté, en attendant l'éternel printemps.''

Mme Lavergne ne fut pas moins généreuse, quand il fallut sacrifier ses fils à la patrie. Le 15 juillet 1870, elle écrivit :

'' Il n'est plus question de voir si la guerre était nécessaire : elle est déclarée.... Si quelque étincelle d'honneur et de patriotisme est en nous, si, chrétiennes, nous sommes les disciples des saintes et des martyres, nous devons nous interdire les pleurs et relever le courage de nos enfants. Ainsi ferais-je, si besoin était : mais, Dieu merci, mes garçons ne *caponnent* pas.''

'' Il ne faut pas juger les choses au point de vue de son intérêt personnel ; comme femme, comme mère, j'aime la paix ; mais à Dieu ne plaise que j'aime la paix à tout prix, écrit-elle, quelques jours plus tard. J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pleurer qu'à l'église ou quand je suis seule, et le reste du temps, je fais bonne contenance.''

'' J'ai formulé, la consigne ainsi : '' Le devoir veut qu'on parte et l'homme veut qu'on chante. Et nous chantons si bien que beaucoup de personnes qui arrivent ici avec des figures renversées en sortent transformées.''

Nul ne sait ce que c'est que la guerre, s'il n'y a son fils, disait de Maistre. Mme Lavergne avoue qu'*elle a le cœur à l'étau* qu'*elle fond comme une cire.* Mais on peut lire dans *sa vie* tout ce que sa bienfaisante activité sut accomplir pendant les mois du siège.

Personne ne ressentit plus qu'elle, l'humiliation de la France. ''Pauvre France ! que de sang, que de larmes ! Quel compte terrible auront à rendre ceux qui l'ont conduite là. Ils disaient : '' Nous sommes prêts.'' Et rien n'était prêt.''



Mme JULIE LAVERGNE

Le soir du 9 février 1871, elle écrivit à son frère :

''Non, rien ne peut rendre la tristesse de cette capitulation, la profonde incapacité de ceux qui gouvernent notre malheureuse ville. Ni la résignation, ni le courage n'ont manqué. Nos pauvres marins, nos mobiles de province ont quitté les forts en pleurant. Ils ont manqué de pain pendant plusieurs jours. L'affaire de Montretout a été menée en dépit du bon sens, comme tout le reste, hélas !

Il est bien vrai que le gouvernement

de la *débâcle nationale a menti* comme l'Empire ; que tous, excepté Trochu, ont été des fous, des imbéciles ou des fripons. Pauvre France ! livrée aux bêtes ! que de souffrances, que d'humiliations ! Pour nous, protégés entre tous ; nous sommes tous réunis et ; bien que très fatigués, amaigris et tristes, tous debout.''

Mme Lavergne ne voulut point quitter Paris. C'est dire qu'elle épuisa la lie horrible du calice, qu'elle vit la honteuse guerre civile achever la ruine de Paris.

C'est pendant ces jours mauvais que le courage de l'admirable femme brilla du plus vif éclat. '' J'avais tous mes poussins sous mes ailes, et je sentais en moi ce courage qui fait sauter une poule sur un aigle,'' dit-elle dans ses lettres. Celles qu'elle écrivit pendant la Commune ont un intérêt extraordinaire. Mais je n'ose appuyer sur ces tristesses, ni sur tant d'autres que Mme Lavergne ressentit profondément. Jusqu'à la fin elle souffrit avec cette intensité morale qui lui était propre, des choses de la politique. C'est pour s'arracher à d'accablantes pensées qu'elle écrivit ses légendes, ses contes purs et charmants.

'' Que sont hélas ! les conversations du monde, écrivait-elle à sa religieuse. Médisances, radoteries, prophéties ridicules, théories vagues. Les grandes personnes ne valent pas les enfants et ceux-ci grandissent trop vite. Que ne puis-je aller, avec ton père dans un château désert, comme Chambord, et là évoquer les siècles passés, rêver d'art et bayer aux corneilles tout à mon aise. Je suis lasse des humains.''

Mme Lavergne eut la douleur de voir mourir cette belle et angélique Lucie qu'elle avait si généreusement donnée à Dieu ; sa fille Marie, qui prit à Sion la place et le nom de sa sœur, fut aussi emportée à la fleur de l'âge.

Quelques jours après, Mme Lavergne écrivait au R. P. Babaz :

'' Il est bien vrai que le bon Dieu m'a déjà pris cinq enfants, et chaque fois, le sacrifice fut plus pénible au cœur de leur mère. Le petit Claudius ne vécut que juste assez pour être baptisé. Rose-Marie passa du berceau à la tombe en moins de dix jours. Louis mourut à dix mois, foudroyé par le croup, et si beau, qu'en le couchant dans son petit cercueil, il me semblait voir l'Enfant Jésus endormi dans sa crèche. Puis vint la grande épreuve, Lucie à vingt-sept ans... Je n'étais pas encore consolée ; neuf années n'avaient pas assez raffermi mon cœur pour qu'il me fût possible de relire ses lettres, possib'e même de m'occuper, étant seule, à des ouvrages manuels qui me laissaient trop penser à elle, et je lisais et j'écrivais toujours. —La vocation de Marie me fit beaucoup pleurer, mais au bout de quelques mois, j'en louai Dieu en considérant combien elle était heureuse. J'espérais que cette douce lumière éclairerait mes derniers jours et je l'ai vue s'éteindre. En trois mois, jeunesse, santé, grâces charmantes, tout s'est effacé de ce cher visage, tout a disparu. L'âme restait ferme, sereine, joyeuse, et regardait, en souriant, s'écrouler sa prison terrestre. Elle est morte en priant à haute voix : elle venait de chanter. Pas une plainte sur elle-même ; une seule fois, il lui échappa de dire '' Le martyre de maman est bien long.'' Enfin, Dieu m'a pris ce qui était à Lui ; je le sais, je me soumets, je le remercie du bonheur de mon enfant ; l'héroïque courage du pauvre père me montre l'exemple, mais il m'est permis de pleurer. D'abord, je n'ai pas fléchi. Le soldat, qui reçoit une balle, ne la sent qu'à peine déchirer sa chair, mais après...

Vous m'avez écrit comme me parlait le P. Milleriot, mon Père, et, si vous étiez resté à Paris, c'est à vos pieds que j'irais chercher cette soumission joyeuse aux ordres de Notre-Seigneur que Sainte-Thérèse voulait. Je rencontre aisément la bonté, la science et la piété. Et c'est de la force qu'il faut pour se tenir debout près de la tombe de ses enfants.''

Le travail intellectuel lui fut d'un grand secours contre la tristesse ; mais jamais elle n'eut d'heures libres pour écrire. Elle en souffrait : '' La chambre idéale que je voudrais dit-elle, et que selon toute apparence je n'habiterai jamais, est située tout en haut d'une vieille maison, fort loin des pièces où l'on cause, où l'on mange, où se remuent les écuelles.

Cette chambre a trois fenêtres, orientées, ou plutôt désorientées afin qu'aucune d'elles, ne soit privée, en toutes saisons, d'un rayon de soleil. Un vaste espace se découvre de ces fenêtres. La mer, le rivage, le ciel ; peu de maisons, et voilées par les arbres et les treilles rustiques.

A l'intérieur, rien de plus simple. Un lit étroit et dur, deux chaises, un grand fauteuil de paille, quatre tables brutes. Quelques rayons chargés de livres. Une vieille horloge, et, sur la cheminée, deux vases pour mettre des fleurs. Un sablier, au milieu, posé devant un crucifix. Sur ces tables, livres, plans et cartes, papiers et plumes, lettres et dessins, posés confusément. Pour tout luxe un tapis. Je hais le bruit de mes pas. Rien dans la chambre, qui, hors le dormier, rappelle les nécessités matérielles. Une lampe, un flambeau, simples comme ceux d'un moine. Silence profond. Porte close à tous, hors un seul.''

Sa maladie fut longue et cruelle. Un mois avant sa mort, elle écrivait à son plus jeune fils :

'' Quant à guérir, à languir ou à mourir, je me tiens dans un parfait abandon à la volonté de Dieu et ne veux rien refuser, ni demander. Fais donc tes affaires comme un ''ancien'' sans aucune inquiétude. Adieu, dragon chéri. Sois mon interprète auprès de ces bonnes dames qui veulent bien prier pour moi, qu'elles demandent pour moi l'entier abandon à la très adorable volonté de Dieu, et un abandon de première qualité, sans si, ni mais, ni réserve aucune, avec accompagnement de gaieté française.''

M. Lavergne, en publiant la correspondance de sa mère a fait, je crois, au monde entier un riche présent. A nous, Canadiens, Julie Lavergne doit être particulièrement sympathique, car, pour employer une expression de M. Jules Lemaître, elle avait l'âme ''*vieille-France*.''

LAURE CONAN.

Un monsieur disait à un de ses amis que, depuis des éternités, sa femme s'obstinait à se donner vingt-neuf ans.

—La mienne est plus raisonnable, répondit M. D..., j'ai fini par la décider à entrer dans la trentaine... Mais je n'ai jamais pu l'en faire sortir.

Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*)

V

UNE étroite passerelle traversait la rivière à cet endroit et un crucifix de bois peint de couleurs vives s'élevait sur la rive la plus proche.

Rentrée à l'auberge, Ulrique écrivit ses deux lettres. En cherchant dans ses papiers l'adresse de la comtesse Minart, une autre adresse lui tomba sous la main. C'était celle de Sir Gilbert Nevyll, le cousin anglais de son père, celui qui avait envoyé la bague et dont Ulrique avait retrouvé le portrait en garçonnet. Elle se rappela tout à coup que l'année précédente, lorsque son père s'était cru mourant, il avait exprimé le désir que la nouvelle de sa mort fût envoyée à ses parents d'Angleterre. Elle écrivit aussitôt quelques lignes à ce cousin inconnu pour l'informer de la perte qu'elle venait de faire, sans bien savoir si elles parviendraient au destinataire, si celui-ci, même, était vivant, l'adresse trouvée remontant à plus de douze ans. Elle envoya sa lettre, cependant, par acquit de conscience.

Ses trois lettres à la main elle descendit. Elle voulait consulter l'hôtelière au sujet de la vente de la montre. Elle n'eut pas de peine à savoir où trouver cette femme, car de la cuisine s'élevait une voix irritée accumulant les mots avec l'intarissable volubilité de la colère. En suivant l'indication de cette voix courroucée, Ulrique alla droit à la cuisine, au seuil de laquelle elle se heurta à une jeune fille tout en larmes, tenant son tablier sur ses yeux et fuyant devant un torrent d'épithètes mal sonnantes.

L'hôtelière, assise à une table, remuait d'une main une espèce de bouillie dans un bol, de l'autre elle faisait tomber de la table des épluchures de pommes de terre dans un seau posé à terre, tout en fixant un œil inquiet sur une marmite bouillant sur le feu. Tout en elle trahissait la plus violente agitation. A la vue d'Ulrique, elle arrêta court le flot d'injures pour la regarder d'un air interrogateur.

" Mon Dieu ! qu'a donc fait cette pauvre fille ? — demanda Ulrique.

—Vous feriez mieux de demander ce qu'elle n'a pas fait, sauf mettre le feu à la maison ou empoisonner les porcs ! Hier, elle a vidé la moitié de la salière dans la soupe ; jeudi elle a mis de l'huile à brûler dans la salade et oublié le pain dans le four !

—Est-elle malade ?

—C'est le Michl de Bachmeier,... voilà sa maladie,— répondit l'hôtelière d'un ton bourru.

—Vous voulez dire qu'elle est amoureuse ?... Chose fâcheuse, en effet, pour le service.

—Aussi lui ai-je donné son compte, quoique le bon Dieu seul sache par qui je pourrai la remplacer ; je ne vois personne à Glockenau ; mais tout vaut mieux qu'une fille qui s'assied sur un panier plein d'œufs pour penser à son Michl ! "

Au même instant, la marmite qui était sur le feu fit entendre un long sifflement, et l'hôtelière s'élança en bougonnant vers le fourneau.

Ulrique se tut un moment ; puis, elle dit d'un ton décidé :

" Puisque vous ne savez où trouver une aide, voulez-vous de moi ? "

L'hôtelière la regarda d'un air ahuri.

" Vous ?... Mais je croyais que vous étiez comtesse ?

—Qu'importe que je sois comtesse ?

—Allons donc, les comtesses ne font pas la cuisine, ne lavent pas la vaisselle !

—Non, pas d'ordinaire ; mais, écoutez ; je vous ai tout payé jusqu'à aujourd'hui, mais je n'ai plus d'argent, et cependant il est nécessaire que je reste ici encore un peu de temps. Je vous propose donc de vous payer par mes services. Je suis très vigoureuse, et je n'ai pas, moi, de Michl à qui penser ! "

L'hôtelière commençait à revenir de sa surprise. L'évidente pauvreté de cette comtesse diminuait singulièrement son respect pour le titre. Femme éminemment pratique, les avantages de la situation commençaient à se faire jour dans son esprit.

" Non, je ne demande qu'un lit et ma nourriture,— ajouta Ulrique, en voyant les yeux de la paysanne se fixer attentivement sur elle.

—Si je savais seulement ce que vous savez faire..." dit l'hôtelière d'un air de doute.

Pour toute réponse, Ulrique ôta ses gants et regarda autour d'elle. De la pâte attendait d'être pétrie. Elle releva ses manches et attaqua vigoureusement la terrine. De ses yeux perçants, l'hôtelière surveillait les moindres mouvements de la jeune fille, et, au bout de quelques minutes, elle dit :

" Vous aurez votre logement et votre nourriture."

Tout fut ainsi réglé. Un grand repas de noce, qui avait lieu le lendemain, se passa très bien : jamais on n'avait mangé de si délicieuses brioches ni des pains aussi blancs à aucun diner de noce.

A la fin de la semaine, Ulrique reçut une première lettre : c'était la réponse de la comtesse Minart. Entre de froides condoléances et une offre d'argent, l'épître disait :

Vous vous trompez singulièrement au sujet de la Fondation d'Eldringen. Cette institution de famille a été fondée par un comte Gustave Eldringen en l'an 1660, dans le but formel de pourvoir des femmes non mariées du nom d'Eldringen, dont les moyens pourraient ne pas suffire pour un mode de vie tel que la positiou de la famille l'exige. Il semble presque superflu d'ajouter que, étant donnés les sentiments par lesquels mon ancêtre était guidé, la première condition pour allouer cette rente est la pureté parfaite de lignage de celle qui la reçoit. Mon ancêtre ne se considérait pas comme appelé à pourvoir la fille d'un Eldringen mésallié. Puisque vous me faites une question franche, je vous réponds franchement.

Ulrique froissa la lettre, furieuse contre elle-même d'avoir écrit à cette femme. Désormais, elle ne prendrait l'avis de personne. Ses espérances se concentrèrent

ur le résultat de son annonce. La semaine suivante, en effet, elle reçut deux lettres : la première, d'une dame qui réclamait de celle qu'elle admettrait dans son intimité tant de talents mondains et de savoirs divers que plusieurs jeunes filles à l'éducation cultivée eussent à peine pu les réunir ensemble ; la seconde, de la veuve d'un manufacturier vivant seule en province, était plus modeste en ses exigences. Une correspondance s'engagea entre elle et Ulrique, et les choses semblaient marcher au mieux quand, tout à coup, la veuve coupa court à tout. Elle venait de découvrir l'existence du titre d'Ulrique et ne pouvait supporter l'idée d'avoir une comtesse pour demoiselle de compagnie

D'autres tentatives furent autant d'échecs ; le sentiment général était la méfiance ; on ne pouvait imaginer, à moins d'une tare dans la vie passée, qu'une comtesse Eldringen fût réduite à gagner sa vie. Oh ! la maudite couronne ! Ses neuf pointes entraient dans la chair d'Ulrique comme autant d'épines ! Résolument, l'orpheline renonça à courir au-devant de nouveaux insuccès ; elle s'arrangea pour rester au service de l'hôtelière, à raison de six florins par mois, soit à peu près cinquante francs par an, gages dérisoires auxquels se hâta de souscrire l'avisée paysanne.

Ulrique calcula que cet arrangement, après lui avoir assuré six mois de rude existence, lui mettrait en poche quarante florins, assez pour lui permettre de vivre au moins quelques semaines à Vienne, où elle comprenait que seulement, étant sur place, elle pourrait trouver une condition sortable.

VI

LE PÈRE SEPP

" Il va falloir penser aux pâtés et aux gâteaux pour jeudi,—dit peu de jours après l'hôtelière à Ulrique.—Franzl arrive mercredi soir."

Franzl était le fils unique et l'héritier de la maison ; il avait quitté le pays trois ans et demi auparavant, comme conscrit, et avait profondément désappointé sa mère en ne revenant pas au village en octobre dernier, son temps de service terminé, pour reprendre le tablier aux côtés de son père et épouser la fille du riche marchand de pommes qu'on lui destinait. Celle-ci était une petite courtaude aux joues rebondies, que l'on s'était hâté de montrer à Ulrique à l'église.

Le soldat vint et, à la vue d'Ulrique, se sentit d'abord tout embarrassé, à l'exemple de son père, d'ailleurs, qui jamais n'adressait la parole à la comtesse-cuisinière sans qu'une rougeur de gêne lui montât au visage. Mais cet embarras du fils du *Soleil d'or* devait bientôt faire place à un autre sentiment.

Le jeune militaire avait déclaré à ses parents ne venir leur faire qu'une courte visite et vouloir aller reprendre son service dès la semaine suivante. Mais le jour du départ venu, il donna un prétexte futile et resta, à la grande joie de sa mère. Cette joie fut de courte durée, car l'œil perspicace de l'aubergiste comprit bientôt le motif qui retenait son fils. Ulrique était à cent lieues de s'en douter et s'amusait seulement du gauche empressement du soldat à vouloir l'aider dans sa besogne.

Un dimanche soir, après que le dernier client eut déserté la dernière des tables placées sous les tonnelles dans le jardin, Ulrique quitta sa chambrette, car elle avait bien spécifié que le service des clients n'entrait pas dans ses attributions exclusivement culinaires, pour venir enlever les chopes et les brocs. Il était très tard et elle se hâtait, quand soudain un homme sortit de l'ombre répandue par un marronnier d'Inde et se précipita pour la débarrasser des chopes qu'elle tenait dans les mains. Elle reconnut Franzl.

" Oh !—s'écria-t-il,—laissez-moi faire. Si vous saviez l'effet que cela me fait de vous voir travailler ainsi ! Vous n'étiez pas faite pour cela, tout le monde peut le voir, et moi plus que tout autre, car, à Vienne, j'ai vu des vraies dames.

—Vous oubliez que je suis pauvre et que votre mère me paye.

—Je ne veux plus vous voir ainsi travailler... Voyons, me trouvez-vous réellement si grossier et ne pensez-vous pas que mes manières, en m'y mettant bien, ne pourraient pas s'améliorer ? "

La question était si inattendue qu'Ulrique ne put, quoique cela lui arrivât bien rarement, s'empêcher de rire.

" Elles le pourraient, je le crois,—dit-elle complaisamment.

—Alors, voudriez-vous m'épouser ? "

Ulrique regarda le jeune paysan, se demandant s'il avait sa raison ou si c'était bien cette énormité qu'elle avait entendue. Lui, subitement gauche et timide, ajouta :

" Je sais bien que je ne suis pas assez bon pour vous, mais, quoique vous soyez une comtesse, vous m'avez dit vous-même que vous n'aviez pas d'argent ; moi, j'en aurai assez pour deux, car mon père a mis beaucoup de côté et le *Soleil d'or* est la seule auberge du village. Ce ne pourrait pas être pire pour vous, après tout, que d'avoir à travailler comme vous le faites à présent."

Ulrique avait écouté avec une stupéfaction croissante. Ainsi, c'était sérieusement que...

" Il faut que vous soyez fou ! " s'écria-t-elle.

Et lui tournant le dos, elle courut s'enfermer à double tour dans sa chambre. Là, assise sur son lit, elle réfléchit. D'abord, la colère enflamma son esprit contre ce lourdaud audacieux ; mais bientôt elle revint à un sentiment plus exact de la situation. A bien prendre, qu'était-elle ?... Une fille sans famille, sans un sou, avec un titre inutile attaché à son nom. Et lui ?... Un jeune homme à son aise, ayant sa petite place dans le monde et un intérieur confortable, qu'il était honnêtement et honorablement disposé à partager avec elle. Non, ce n'était pas Franzl qui était à blâmer, mais la douloureuse et ridicule fausseté de sa propre situation.

A ce moment, on heurta à la porte. C'était l'hôtesse qui, lorsque la jeune fille eut ouvert, s'avança vers la table sans rien dire et y posa trois florins. C'était clair.

(*à suivre*)

LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 28 mai, 1903.

Ma chère Directrice,

DEPUIS que vous avez quitté Ottawa, ce séjour est sans charme. Pensez donc si l'on peut avoir le cœur gai sous ce soleil tropical qui a rôti les quelques fleurs plantées dans les plate-bandes parlementaires. Les hauteurs du Parlement sont devenues un vrai Sahara et les faibles brises qui nous arrivent soulèvent des tourbillons de sable comparables au simoun africicain ou au mistral provençal. Naturellement, tout le monde a déserté la capitale ; les salons sont fermés et les galeries sont vides. De plus, ô horreur ! la vice-royauté nous a quittées. Vous avez appris sans doute que Lord et Lady Minto font en ce moment les délices d'Ontario. A ce propos, on m'a raconté une histoire qui peint bien, sous son vrai jour, la belle morgue anglaise. Le nouveau commandant de la milice, Lord Dundonald, est venu en veuf au Canada et son épouse est restée dans ses terres d'Ecosse. Savez-vous pourquoi nous ne jouissons pas de l'avantage de la présence au Canada de madame la générale ? N'allez pas croire que ce soit par mépris de notre pays. La raison est toute autre : Lady Dundonald est, paraît-il, une personne à cheval sur ses quartiers de noblesse et qui occupe dans la hiérarchie nobiliaire un rang bien supérieur à celui de Lady Minto qui, elle, est de petite noblesse. Or, si Lady Dundonald venait au Canada, elle serait obligée de céder le pas à Lady Minto, vice-reine et femme du représentant de Sa Majesté. Elle préfère donc ne pas venir plutôt que d'humilier son blason et impose le veuvage forcé à son cher époux. Il en profite pour faire des discours et, régulièrement, pour mettre largement les pieds dans les plats. Maintenant que Lord Minto vient de voir prolonger d'un an le terme de ses fonctions, le général Dundonald se trouve condamné à une année de plus de solitude.

Pauvre militaire ! Mais aussi pourquoi s'être empêtré d'une compagne héraldique ?

***

Je ne vous parlerai pas de nos députés. Ils sont horribles à voir, transpirant et geignant dans la fournaise ; s'épongeant et s'éventant pour tâcher de trouver un peu de fraîcheur qui ne vient pas. L'immense ventilateur que vous avez vu, auprès du restaurant du Sénat, quand cet excellent honorable nous y emmena prendre des glaces dont vous vous souvenez, fonctionne à toute vitesse. On me racontait l'autre jour qu'un brave habitant, venu pour voir son membre de chambre, et auquel on faisait visiter l'édifice de la cave au grenier, a été l'objet d'une bien amusante mystification. Cette ruineuse roue l'intriguait et il demanda à quoi elle pouvait bien servir. On lui répondit que c'était pour faire de l'air pour envoyer du vent dans la chambre des députés.—Comment, dit-il, du vent ? Mais pourquoi faire ?—Pour les faire parler ?

Notre homme était encore incrédule ; tout à coup, le mécanicien qui observait la scène poussa un peu l'allure de la roue et précipita la rotation : " Vous voyez bien, dit le mystificateur, il active la pression ; c'est le Dr Sproule qui parle ! "

***

Vous n'ignorez pas que M. et Mme Botrel sont venus ici et, fait extraordinaire : Ottawa a bougé. La Washngton du nord est la cité la plus apathique du monde pour les choses françaises. Il faut littéralement amener par le bout du nez toute notre société française lorsqu'il se donne une conférence ou un concert, aussi les organisateurs du concert Botrel tremblaient-ils dans leur redingote de cérémonie, le soir désigné pour la démonstration bretonne. Ils ont eu tort, les pauvres, de tant s'effrayer. Le concert a été superbe, extraordinaire, et d'un spectacle délirant.

La veille, le samedi, Lady Laurier avait offert un lunch élégant en l'honneur du couple breton ; elle avait réuni la fleur de notre groupe français : Hon. H. C. et Mme Carroll, Hon. C. et Mme Fitzpatrick, Hon. R. Préfontaine ; MM. Louis Fréchette, Colom, Mme Vidal, Mme Joseph Pope, Mme Bradley, M. et Mme DeCelles, M. et Mme Chamanne, le Rév. Père Antoine.

Le Barde et sa Douce ont été fêtés, acclamés, rappelés, bissés et trissés. M. Botrel a improvisé un Adieu au Canada sur l'air de " Saint-Malo, beau port de mer " et il y a glissé quelques couplets diplomatiques, ce qui m'excuse de les citer. Le voici :

A Saint-Malo, beau port de mer (bis)
Le prochain mois je rentrerai.
Nous irons sur l'eau nous y promener
Tout au bout de l'Atlantique.

Ayant ma Douce à mon côté (bis)
J'irai trouver le comité
Nous irons sur l'eau nous y promener
Tout au bout de l'Atlantique.

A tous les Malouins assemblés (bis)
Je leur-z-y en raconterai ! !
Nous irons sur l'eau, etc.

Je leur conterai la bonté (bis)
De Sir et de Lady Laurier
Nous irons sur l'eau, etc.

Naturellement, il y avait beaucoup de couplets, comme dans toute chanson, qui se respecte. Voici le dernier :

Mêlez à nos fleurs de pommiers (bis)
Vos feuilles d'érable et de laurier,
Venez donc chez nous pour fêter Cartier
Venez donc jouer dans l'Ile ! ! !

J'avoue qu'à la lecture cela n'est pas d'une force olympienne ; mais un milieu proprice, dans le décor, lorsque les esprits sont tendus et dispos, cela enlève. On a applaudi à tout rompre et Lady Laurier était radieuse. Elle méritait bien d'ailleurs ce modeste compliment, car elle avait tout mis en œuvre pour aider au succès du concert.

Quand M. et Mme Botrel ont pris le train, il y avait une foule énorme à la gare. On entourait les deux artistes et on les pressait à les étouffer. Lorsque le train fut sur le point de partir, et que M. Botrel, de la plateforme, envoyait un dernier adieu à la foule, une jolie brunette, qui semblait le dévorer des yeux, lui lança à la volée ce cri qui devait être l'écho de l'impression produite par le Barde dans les cœurs de la jeunesse féminine d'Ottawa, car on l'acclama à outrance.

—M. Botrel, dit-elle, il n'y a pas beaucoup de garçons par ici, vous ne pourriez pas nous envoyer quelques beaux gars bretons?

YVETTE FRONDEUSE.

La lampe qui ne s'éteint jamais....

J'AI fait la nuit dernière un singulier rêve qui a fait revivre bien des souvenirs endormis dans un coin de ma mémoire.

J'avais reçu, la veille, une longue lettre d'une amie de Quebec, me racontant avec force détails le commencement d'incendie qui vient d'avoir lieu à la chapelle extérieure des Ursulines, et il faut croire que j'en ai fait la lecture à une heure du jour où les impressions laissent une trace très profonde, puisque, de nouveau, cette scène s'est reproduite dans mon sommeil, et, cette fois, plus terrible encore.

L'incendie était à son comble; il me semblait entendre le crépitement sinistre des flammes; des torrents de fumée s'échappaient en tourbillons; des jets de clartés vives et claires s'élançaient dans les airs, projetant des lueurs terribles dans un firmament chargé de nuages sombres.

Emue et glacée de terreur je regardais, du fond du grand jardin où j'étais réfugiée, cette scène d'une majesté indescriptible, quand je me sentis heurtée par quelqu'un que je ne pouvais voir, et un doigt se tendit vers le lieu même de la conflagration, tandis qu'une voix me disait:

—Regarde!

Et je vis, au milieu de ce brasier ardent, une petite lumière qui tranchait, par son ton plus intense et plus vif, sur les flammes qui l'entouraient. Elle brûlait immobile et sans vaciller, se dégageant pure et sans alliage du foyer incandescent qui l'environnait. Ce phénomène merveilleux dura jusqu'à ce que les flammes de l'incendie s'éteignissent complètement.

Seule, la petite lumière continua à briller dans l'espace, et dans les ténèbres qui enveloppaient maintenant le théâtre du sinistre, elle semblait un pâle rayon de clarté céleste échappé au nimbe d'une vierge.

Curieuse, je cherchais dans mon esprit l'explication de ce phénomène, quand la même voix que j'avais entendue me dit encore:

—Est-il possible que tu aies déjà oublié? *C'est la petite lampe qui ne s'éteint jamais...*

Et je m'éveillai.

Non, je ne t'ai point oubliée, ô douce lumière qui a rayonné sur mes jeunes ans. Si les années et les vicissitudes ont parfois obscurci ta pâle clarté, tu es demeurée cachée et non éteinte, tels, ces flambeaux que portaient dans les catacombes les premiers chrétiens.

J'ai souvenance d'avoir lu, dans l'heureux temps où l'on croît aux contes merveilleux, la touchante histoire de Marie-Madeleine de Repentigny dont les vieilles annales des Ursulines conservent pieusement le nom.

C'était en 1717.

Un jeune sauvage appartenant à la grande tribu iroquoise, dans une rixe avec un français qui avait insulté sa sœur Fleur du Printemps, avait tué son adversaire.

Le jeune indien, qu'on avait baptisé sous le nom de Paul, était selon l'histoire, un des types les plus beaux de la race guerrière: grand, bien fait, intelligent, il avait été adopté et élevé par un éminent ecclésiastique de ce temps, lequel, destinant son protégé à la prêtrise, lui avait donné toute la science nécessaire.

Mais le sang des vaillants chefs, ses pères, coulait trop bouillant dans les veines de Paul, et quand il eut atteint l'âge de majorité, il alla rejoindre son peuple.

Or, le jeune iroquois avait quelque temps auparavant sauvé des eaux Madeleine de Repentigny. A la vive reconnaissance de celle-ci se mêla bientôt un sentiment plus tendre qui changea toute sa vie.

Paul n'avait jamais paru s'apercevoir de la préférence marquée que la jeune fille avait pour lui. Fier et hautain, il se retranchait derrière un masque de froideur impénétrable.

Les Français et les Iroquois étaient alors en paix et ceux-ci avaient souvent accès dans le fort; ce fut dans une de ces visites que s'éleva la querelle sanglante dont on a déjà parlé. Paul fut arrêté et jeté en prison.

L'amour rend ingénieux. Madeleine de Repentigny parvint à tromper la surveillance des gardiens et lui fit parvenir, dans un petit pain, une lime et le plan d'évasion qu'elle avait conçu pour lui.

Mais quand, par une nuit profonde, Paul tenta de s'échapper de sa prison en se laissant glisser le long du mur, la sentinelle crut entendre un léger bruit et déchargea immédiatement son arme dans cette direction.

La balle, hélas! atteignit en pleine poitrine le fugitif qui tomba dans les bras de Mlle de Repentigny, postée au bas de la tour avec sa vieille nourrice et un serviteur dévoué.

On s'empressa autour de Paul, mais la blessure était mortelle. Il ouvrit les yeux, et, apercevant Madeleine tout en pleurs qui se penchait vers lui, il porta la main à son cœur et mourut en disant:

—Je l'aimais, pourtant.

Quelques mois plus tard, Madeleine de Repentigny entrait aux Ursulines pour s'y faire religieuse.

Quand, et où ai-je lu cette histoire? Je ne me le rappelle pas. Il m'en échappe bien des détails, ainsi que le nom de l'auteur et le titre du livre lui-même.

Mais tout enfant que j'étais alors, il me resta de cette aventure un souvenir si fort, si vivace que je le retrouve encore tout frais dans mon esprit.

Qu'une Madeleine de Repentigny ait existé, cela ne saurait faire aucun doute; les registres du cloître en font foi et disent, de plus, qu'elle laissa une certaine somme destinée à l'entretien perpétuel d'une lampe, comme elle en avait fait le vœu.

Quand j'allai aux Ursulines, j'éprouvai un plaisir indicible en songeant que j'allais y voir les traces du passage de mon héroïne.

Et, lorsque, pour la première fois, j'entrai avec mes compagnes dans la

hapelle du cloître, lorsque, promenant mes regards sur les murs blanchis à la chaux, les vieux tableaux d'un autre siècle qui les ornent, les hautes et imposantes stalles où psalmodient d'une voix grave et solennelle les filles d'Angèle de Mérici, je ne pus me défendre d'un sentiment d'émotion profonde.

Tout devant la grille du sanctuaire brûlait la lampe du tabernacle, mais plus haut, dans la pénombre d'un grand jubé, vis-à-vis l'autel de Notre-Dame du Grand Pouvoir, dans la chapelle des saints, j'aperçus une petite lampe qui brûlait doucement. Je me dis en la regardant si belle et si claire :

—La voilà donc enfin la chère petite lampe qui ne *s'éteint jamais*.

Je ne m'étais pas trompée.

Et chaque fois que le règlement de la communauté nous réunissait au saint lieu, c'était un plaisir pour moi de retrouver ma vieille amie, de lui parler et de deviner ce que pourrait me dire sa lueur mystique.

Je chérissais son histoire et la gardais avec un soin jaloux, depuis le jour où j'avais confié le roman de Mlle de Repentigny à ma maîtresse de classe, qui l'accueillit avec un haussement d'épaules et un sourire d'incrédulité.

En effet, ce n'était pas tout ce que la sévérité des règles monastiques pouvait désirer, et je ne m'exposai plus à ce qu'on détruisît ma légende ou qu'on doutât de son authenticité...

Depuis, bien des jours ont passé. D'autres histoires, ou plus réelles ou plus fictives encore, sont venues s'ajouter à la touchante idylle de Madeleine, et je les garde toutes dans mon âme : *petites lumières qui ne s'éteignent jamais*...

FRANÇOISE.

(*Extrait des chroniques du lundi.*)

Les passions sont comme les roses remontantes ; plus on les coupe, plus elles repoussent.

ARSÈNE HOUSSAYE.

***

Le premier devoir d'une femme c'est d'être jolie.

MME DE GIRARDIN.

Adresse des anciennes élèves Aux Mères Ursulines

Révérendes et bien chères Mères,

ANCIENNES élèves du Monastère, réunies aujourd'hui sous son toit, nous venons déposer à vos pieds l'hommage ému de notre amour et de notre vénération

Nous reportant avec délices aux années écoulées dans cette maison qui fut un jour la nôtre, nous voudrions, en ce moment, parcourir à loisir les sentiers fleuris du passé, ressusciter en un tableau vivant les amitiés écloses à l'ombre de ces murs, nous délecter, en un mot, à la source de toutes les réminiscences. Mais il en est des évocations lointaines comme de certains sentiments : nulle expression n'en peut rendre la vivacité, ni le sens exquis.

C'est dire que notre reconnaissance envers nos secondes mères échappe elle-même à toute analyse. Quel vaste champ, cependant, cette gratitude n'embrasse-t-elle pas, puisqu'elle remonte à l'origine de la colonie !

C'est ici, en effet, que les premières femmes du pays reçurent cette éducation parfaite, ces principes religieux qui influèrent si puissamment sur l'avenir de notre race. C'est dans cette chère institution que nos aïeules furent d'abord initiées aux joies du travail, aux douceurs de la piété et à l'héroïsme du dévouement.

Depuis, le temps a passé, opérant maints changements, détruisant plus d'une relique, mais respectant toujours, à l'égal d'un inviolable trésor, les antiques traditions. Nous retrouvons ici, dans toute leur pureté, l'esprit et les vertus des vénérées fondatrices.

Et c'est encore auprès des dignes émules de Marie de l'Incarnation,—l'une des plus pures gloires de notre histoire,—que la génération actuelle vient puiser, avec une admirable formation classique, ces saines notions de la vie, ce sentiment du devoir qui préparent les âmes aux luttes de l'avenir.

Aussi, quand aux leçons du cloître ont succédé les enseignements de l'épreuve, une douce et salutaire influence apparait de nouveau : c'est la prière des Mères vigilantes, nuée lumineuse guidant sans cesse à travers le désert les enfants dispersées mais toujours chéries.

Une sollicitude dont la puissance défie ainsi les années et l'espace, et qui, pour toutes, a des sourires et des consolations, appelle en retour un inaltérable attachement.

Veuillez, Mères à jamais aimées, en voir le gage dans cette joie qui nous fait accourir, si nombreuses, à votre bienveillant appel, dans l'humble cadeau que nous sommes si heureuses de vous offrir en ce jour de douces souvenances et d'ineffables émotions.

Si ce don ne répond ni à nos sentiments, ni à nos rêves, il symbolise au moins l'harmonie qui n'a cessé de règner entre vos âmes dévouées et nos cœurs reconnaissants.

Puisse-t-il chanter longtemps, bien longtemps, notre amour pour notre *Alma Mater*, et, aux fêtes de l'avenir, rappeler sur une infinité de tons la délicieuse réunion du 12 mai 1903.

Les anciennes élèves du Monastère des Ursulines.

Québec, 12 mai 1903.

Le drapeau tricolore au Canada Comme drapeau national

Il y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai.

NOUS avons vu comment les Canadiens - Français, depuis la conquête privés de tout si gne de ralliement, adoptèrent le tricolore comme drapeau national.

Arboré en des circonstances particulièrement touchantes et uniques dans l'histoire, il fut pendant cinquante ans l'étendard reconnu et béni du Canada-Français.

Et voilà qu'aujourd'hui, soudainement, sans propos ni raisons valables, on parle de nous l'enlever.

En 1854, après quelques jours seulement nos pères s'étaient fait à " la douce habitude " de le contempler souvent et quand " la Capricieuse " partit Crémazie pouvait dire :

Et vous nous l'enlevez Ah ! quelle solitude
Va créer parmi nous doulonreux départ.

Mais aujourd'hui après un demi siècle de sa grande ombre titulaire, quel vide il va laisser. Examinons ensemble les raisons données pour le

chasser et le remplaçant qu'on nous offre au lieu de ce tricolore.

Plein de sang dans le bas et de ciel dans le [haut,
Puisque le bas trempa dans une horreur fé- [conde
Et que le haut baigna dans les espoirs du [monde

Les adversaires, je dirais mieux les ennemis du tricolore me rappellent l'histoire de ce bon curé d'une de nos campagnes, qui prêchant sur la prière, disait qu'il y avait trois grandes raisons de prier. La première raison était celle-ci que Notre-Seigneur l'a dit : "Semper orate !" la seconde raison : la prière nous donne la grâce, et la troisième raison... "Ben ! y en a pas de troisième raison, mais faut prier pareil !"

La première raison de ne plus arborer le tricolore est qu'il est français ; la seconde, que nous sommes Canadiens ; et la troisième ? Il n'y a pas de troisième, mais il faut la rejeter tout de même.

Toute leur argumentation se réduit à cela. Les deux premières raisons apportées n'en font qu'une et une bonne de garder le drapeau de France.

Ils n'aimaient plus la France, eh bien nous l'aimons encore nous. Nous nous souveuons que nous sommes la chair de sa chair, les os de ses os, nous nous souvenons qu'elle est notre mère et qu'on ne peut avoir une mère plus grande, plus noble, plus digne d'admiration.

Oui, nous l'aimons toujours et disons-le bien haut, ou bien il ne nous reste plus qu'à effacer notre fière devise : "Je me souviens,"—si nous oublions ! Malgré ses erreurs elle est encore la grande nation, éclairant le monde non seulement de son génie, mais de sa foi, qui porte tous les ans cinquante mille missionnaires pour répandre au loin le nom du Christ, du Christ qui aime la France.

Le gouvernement de France n'est pas la France ; mais le drapeau tricolore est le même qui combattait en 1870 à côté des zouaves pour la garde du vicaire de Jésus-Christ. Mon intention n'est pas de prendre ici la défense de la France ; c'est inutile et ceux qui l'attaquent aussi injustement trouveront dans leurs remords le châtiment de leur peu filiale action.

Je me propose simplement de poser cette question ? Est-il opportun de changer de drapeau et avons-nous le droit de renier ce que nos pères ont fait ?

Avant d'abandonner à jamais le drapeau tricolore que chacun de nous songe sérieusement à cela.

Que de sang, que de larmes nos pères ont versés pour que nous demeurions français ! Avons-nous le droit, nous, les pâles descendants de ces preux, de chasser de nos bords l'image de cette France qu'ils y ont fidèlement gardée ? Aurons-nous le cynisme de dire à celle qu'ils ont tant regrettée et qu'ils ont vue, avec un cœur se brisant peu, revenir vers eux : "Tu n'es plus notre mère, ton drapeau nous n'en voulons plus. Va-t'en !"

Mais sans la France, où irons-nous ? Qui sauvegardera la langue, le génie, la *religion* des rénégats de leur race ? Car c'est une abdication de notre caractère de Français, qu'on nous propose. Et j'ai remarqué que ceux de nous changent de nationalité, en Canada ou aux Etats-Unis, perdent aussi leur religion. Diminuer le souvenir de la France, c'est diminuer le souvenir de Rome !

Et quel est le drapeau qui remplacera le drapeau tricolore ? Un drapeau sans histoire, sans souvenir. Car ce n'est pas même le véritable drapeau de Carillon que l'on nous propose. — Au moins le sacrifice serait moins dur.—

D'abord le drapeau de Carillon ne s'est pas transmis jusqu'à nous,—je parle du drapeau de Montcalm. Ce que l'on est convenu d'appeler "le drapeau de Carillon" est très probablement l'enseigne d'un des régiments qui combattaient à Ticonderaga ou Carillon.

Depuis on l'a retouché, on a changé sa couleur, on l'a orné d'emblême, tellement qu'il est méconnaissable. Laid à voir, impossible à populariser, il n'a plus rien de son caractère primitif, et n'a de Carillon que le tapage que l'on fait autour de lui.

Les promoteurs de ce drapeau font, il me semble, avec les meilleures intentions du monde, acte de mauvais patriotes, en créant une agitation propre à causer de nouvelles divisions dans notre pauvre race déjà si divisée.

Chaque groupe de Canadiens, anglais, irlandais ou écossais, conserve comme marque distinctive des autres les couleurs de sa mère-patrie. Pourquoi nous, Canadiens-Français, ne plus faire de même ?

Comme pays et comme colonie, nous ne pouvons avoir d'autre drapeau que celui d'Angleterre.

Un jour viendra où, peuple libre, nous devrons nous choisir un étendard. Mais alors le drapeau ne sera pas exclusivement Canadien-français, mais pour toute la confédération.

En attendant ce grand jour gardons précieusement le drapeau de nos pères.

Il fut notre appui et notre guide, qu'il soit encore notre force pendant de longues années.

N'est-ce pas un grand honneur pour nous de pouvoir songer que notre sang nous permet de déployer le drapeau de France qui fut celui de la révolution. Nous, si fiers de notre liberté, rappelons nous que c'est notre drapeau tricolore qui brisa les chaines des peuples esclaves.

A le voir enlacé toujours dans nos fêtes au noble drapeau anglais, nos enfants pourront nous demander encore et nous pourrons leur dire toujours ces vers de Fréchette :

Mon père, pardonnez si j'ose,
N'en est il pas un autre à nous ?
—Ah ! celui-là c'est autre chose,
Il faut l'adorer à genoux !

ARMAND LAVERGNE.

Un bien joli mot d'avocat :

Un témoin, cité à l'improviste, vient de déposer devant le tribunal.

—Je ferai remarquer à la cour qu'elle peut avoir une entière confiance dans la déposition de ce témoin, *attendu qu'il n'a pas eu le temps de consulter un avocat.*

***

—Dis-moi, Toto, est-ce que tu ne serais pas fier de mourir sur un champ de bataille, comme Turenne et tant d'autres ?

—Oh ! non, marraine, répond le jeune roublard... ça te ferait trop de chagrin.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Il est un sentiment, jeunes amis, précieux à tous les âges, et qu'on ne saurait trop cultiver quand une fois on a eu le plaisir de l'éprouver : l'amitié. Elle prend sa source dans les plus belles qualités du cœur et est fondée sur l'estime ; elle ne peut, exister longtemps dans une âme vile ou fourbe, ou chez un être enclin aux dispositions mauvaises. Chez ceux-ci, l'intérêt primant tout le reste, ils n'hésiteront pas à vous sacrifier dans l'occasion où vous serez le plus en droit de compter sur son appui. L'amitié, dit un auteur, est une chose rare et sainte ; elle veut des âmes fortes et calmes, surtout des âmes indépendantes. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de bien choisir ceux à qui l'on donne son amitié, et quand une fois on l'a donnée, ne pas la retirer sans motifs sérieux. Les vrais et sincères amis sont assez rares que celui qui possède un tel trésor doit chercher à se l'attacher pour toujours.

Pour cela, cherchez à lui rendre service, soyez aimable, condescendant pour ses petits défauts, car nul n'est parfait ici-bas, Sachez surtout le défendre quand on l'attaque, surtout si on l'accuse à tort, mais quand bien même on vous démontrerait clairement que cet ami auquel vous vous êtes attaché a tel ou tel défaut, faites alors ressortir adroitement ses bonnes qualités. C'est, dans ces circonstances, qu'il s'agit de se montrer, et lors même que vous seriez seul à le défendre contre un grand nombre d'ennemis, au prix même des inimitiés que vous créerait votre noble conduite, faites votre devoir quand même et sans respect humain. Ceux-là ne sont pas dignes de votre estime qui vous blâmeraient d'un acte semblable.

On vint un jour prévenir Alexandre le Grand que son médecin, et en même temps son intime ami, avait mis un poison violent dans une potion ordonnée pour le roi. Celui-ci leva les yeux sur ceux qui venaient de parler ainsi et sans hésiter, but d'un trait la coupe pleine envoyée par son ami.

Voilà à mes yeux le plus bel exemple de la confiance dans l'amitié. Imitez-le, chers neveux et chères nièces, et ne croyez jamais sans preuve positive les propos qu'on vous tiendrait sur le compte de votre ami, propos très souvent le fruit d'une imagination jalouse que l'on doit mépriser comme ils le méritent.

TANTE NINETTE.

Nos Jeux d'Esprit.

Logogriphe

Pour créer la fine dentelle,
Je viens et reviens jamais lasse,
Changez ma tête, un chien fidèle,
Me tend pour être caressé.

Réponse à chercher

(Pour mes jeunes savants et savantes)

M. A. et M. B. — Vous rappelez-vous cet événement, monsieur A.?

—Je m'en rappelle parfaitement.

—Et vous, monsieur B ?

—Je m'en rappelle toutes les circonstances.

Devinette

Je suis à la tête de l'Angleterre,
Le centre de l'Espagne,
L'harmonie du Canada,
Sans moi, Paris serait pris.

Réponse : La lettre A.

Ont bien répondu : Alice Théberge, St-Jérôme ; Pauline Fauvette, Montréal ; Maurice Bauset, Ottawa ; Denis Gérin, Coaticooke ; George-Emile Boulay, Coaticooke ; Violette du Saguenay, Chicoutimi ; Marie-Thérèse, Montréal : Fanny Maurault, couvent des SS. NR de Jésus-Marie, Montréal ; Charles-Paul, Montréal ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Fille du Moissonneur, Contrecœur ; Fleurette, St-Jérôme ; ChristineLatouche, Académie Ste-Marie ; Jeannette, Arthabaskaville ; Alice Meilleur, Violette des Bois, Ste-Marie, Beauce ; Alice Alain, Chicoutimi ; Anémone, Ville-Marie.

Problème poin'é

Remplacez les points... par des consonnes et trouvez une maxime évangélique.

.c .ai. .a. à au.. iu .e .ue .u .e .eu. .a. .u'o. .c .a. .e

Rép. : Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.

Ont répondu : Fille de Moissonneur, Contrecœur ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Charles-Paul, Montréal ; Marie, Montréal ; Fanny Maurault, couvent des SS. NN. de J, et M. ; Marie-Thérèse, Montréal ; Violette du Saguenay, Chicoutimi ; Anémone, Ville-Marie ; Violette des Bois, Sainte-Marie, Beauce ; Alice Meilleur, Académie Ste-Marie ; Jeannette, Arthabaskaville ; Christine Latouche, Geo.-Emile Boulay, Coaticook, Denis Gérin, Coaticook ; Maurice Bauset, Ottawa ; Alice Théberge, Fleurette, St-Jérôme.

Problèmes amusants

Pour les petits jusqu'à 12 ans.

Qui était le père des enfants de Jacob ?

Qui est plus haut que le roi en Angleterre ?

Rép. : Le père des enfants de Jacob était... Jacob.

2. Sa couronne.

Ont répondu : 1ère question : Geo.-Emile Boulay, Coaticook ; Iréné Théberge, St-Jérôme ; Denis Gérin, Coaticook ; Fille du Moissonneur, Contrecœur ; Thérèse St-Pierre, Coaticook ; Anita Dugal, Coaticook ; Pauline Fauvette, Montréal ; Christine Latouche, Académie Ste-Marie ; Jeannette, Arthabaskaville ; Alice Meilleur, Violette des Bois, Ste-Marie, Beauce ; Alice Alain, Chicoutimi.

2e réponse : Fille du Moissonneur, Contrecœur ; Denis Gérin, Coaticook ; René Théberge, St-Jérôme ; Alice Alain, Chicoutimi ; Violette des Bois, Ste-Marie, Beauce ; Jeannette, Arthabaskaville.

PAGE DES ENFANTS

Réponses aux jeuxd'esprit.

Plusieurs réponses aux charades étant arrivées en retard, je me vois forcée de les remettre au prochain numéro.

Toute lettre ayant rapport à la page des enfants me parvient plus vite lorsqu'on l'adresse comme suit :

TANTE NINETTE,

Au "Journal de Françoise,"

80, rue St-Gabriel.

Petite poste en famille

Sont arrivées trop tard pour le dernier numéro : *Belle de Nuit*, Montréal ; *George-Emile Boulay*, Coaticook, *Alice Balthazard*, Académie Ste-Marie.

Je te félicite *George-Emile* d'avoir mérité de faire ta premièrs communion cette année ; de ce moment, tu dois tendre à faire un garçon exemplaire, je sais bien que tu l'as compris, n'est-ce pas ? Je suis contente de toi, petit neveu, tu travailles bien et avec persévérance. Ton exemple a déjà porté des fruits, je t'en félicite de tout cœur.

Belle de Nuit peut être sûre que je lui ouvre mes bras tout grands et que je lui permets sans hésiter "de me sauter au cou." C'est un luxe que je me donne parfois à l'égard de mes gentilles correspondantes. Je suis étonnée que ton nom n'ait pas paru en réponse au rébus du numéro 3. Je n'ai sûrement pas reçu ta lettre, car je n'aurais pas manqué d'ajouter ton nom à la liste des devineurs. Il en est de même de toi, *Maurice Bauset*. Vous n'en êtes pas moins inscrits tous deux dans mon grand livre, petits amis. Es-tu mieux de tes yeux ? Prends-en bien soin, car c'est un organe bien délicat.

Félicitations à *Denis Gérin*, *Anita Dugal* et *Yvonne Gérin*, âgées de sept ans, *Therèse St-Pierre*, tous de Coaticook, qui m'ont dit avoir bien travaillé pour deviner les charades et le problême pointé du dernier numéro. Bravo ! mes enfants, continuez et vous vous apercevrez un jour de tout le bien que fait à vos jeunes intelligences un travail comme celui-là. Quand vous serez à l'âge de résoudre les problêmes les plus difficiles, vous serez étonnés souvent de la facilité avec laquelle vous les comprenez et ce sera dû à cette culture constante de l'intelligence qui vous est donnée maintenant comme récréation.

Pauline Fauvette est un petit oiseau délicat, qui bat de l'aile trop gentiment à ma porte pour que je ne la lui ouvre pas à deux battants. Reviens encore, jeune amie, je serai toujours heureuse de te voir.

Par une curiosité bien légitime entre fleurs embaumant le même parterre, *Violette du Saguenay* aimerait à savoir le nom de *Violette des Bois* de Sainte-Marie de Beauce.

Anna G., Académie Ste-Marie. Il est important, jeune amie, de ne jamais parler sans être sûre de ce que l'on dit. Il y a en France, comme en notre pays, certains endroits ou cours d'eau dont le peu d'importance ne mérite même pas une mention dans les géographies et les atlas, mais ils n'en existent pac moins. C'est le cas ici, et c'est aussi ce qui rendait le travail si difficile et si méritoire. Aussi, ma nièce, sois sans inquiétude, ce qui a été fait est suivant l'équité et la justice, et à venir jusqu'ici c'est ce dont peut se glorifier votre

TANTE NINETTE.

Le jeune Bob promet d'être un remarquable financier. Son papa, l'autre jour, lui demande : "Bob, si l'on te donnait cinquante centimes toutes les semaines, combien cela te ferait-il à la fin du mois ? — "Deux francs," répond Bob sans hésiter.

Le papa, charmé des dispositions de son fils pour les calculs, lui donne à l'instant les deux francs. Mais Bob murmure en les empochant :

"Si j'avais su, j'aurais dit que cela faisait cinq francs."

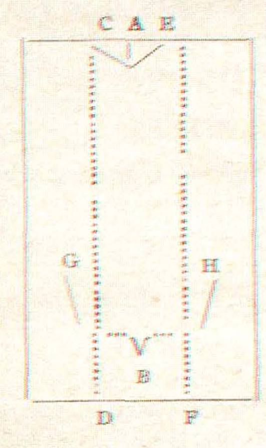
La Récréation en Famille.

RÉCRÉATIONS MANUELLES.

I

LA CHEMISE EXPRESS.

En trois coups de canif, transformer une carte de visite en une chemise d'homme, empesée et repassée.



Faites une petite entaille en A, milieu d'un des petits côtés de la carte de visite. Au point B, situé un peu plus bas que le centre de la carte, faites deux petites entailles obliques, en forme de V.

Et c'est tout ! La chemise est fabriquée ! ! !

Pour le démontrer, vous n'avez qu'à plier la carte, en laissant à l'intérieur la partie imprimée, suivant les lignes pointillées CD et EF, puis suivant la petite ligne GH. Vous obtenez ainsi la forme indiquée ci-dessus, sur laquelle vous relevez d'arrière en avant les deux pointes du *Faux-col*, les entailles d'en bas servant à former la *patte*.

Enfin, marquez au crayon ou à l'encre le contour du *plastron* et son milieu, muni de ses *boutonnières*, et écrivez-y vos *initiales*. Voilà une façon originale d'intriguer vos amis, en leur envoyant votre carte de visite sous cette forme.

Pour le jour de l'an, les petites chemises portant à l'intérieur vos souhaits seront certainement bien accueillies. On peut les enjoliver de dessins imitant des broderies et faits avec des encres ou des crayons de couleur.

It est bien entendu que, à défaut de carte de visite, vous pouvez employer un morceau de carton quelconque taillé en forme de rectangle, ou même de papier un peu fort.

Dans ce dernier cas, vous pouvez choisir du papier teinté, de manière à fabriquer des chemises de couleur du dernier chic.

Bloc-Notes

Le conseil de l'Instruction Publique vient d'approuver le livre de Madame Marie Gérin-Lajoie, *Traité de Droit Usuel*, et d'en recommander l'étude dans nos maisons d'éducation.

Approuvé d'emblée aussi la méthode de coupe et de couture de Mme Boudet, que nos écoles et nos couvents ont déjà commencé à étudier avec tant d'ardeur et de progrès.

Félicitations sincères.

***

Voilà du bon féminisme, ou je ne m'y connais guère.

Il n'aura pas, je le sens, la faveur de ce correspondant de *La Patrie*, qui, sous le nom de G. Delorthe, écrivait, dans ce journal, samedi dernier, un article des plus cocasses sur le féminisme. Pour convaincre mes lectrices de la drôlerie de la correspondance en question, je cite le dernier paragraphe :

"O science, ô émancipation, ô folle liberté, ô littérature, ô féminisme, que de malheureux on fait chaque jour en votre nom ! *Sachant que chez l'homme le cœur est si près de l'estomac, une femme devrait se soucier bien plus de sa cuisine que de sa bibliothèque.*"

Les italiques sont ce moi naturellement, le reste est textuel. C'est égal, voilà une de mes illusions envolées, car, je ne savais que "chez l'homme, le cœur fut si près de l'estomac." Vous ?

***

Vraiment, nos grands quotidiens s'étaient donné la main, ce jour-là, pour dire, à propos de l'homme des choses extraordinaires. Dans la première colonne de *La Presse*, une description du couvent des Ursulines de Roberval attire mon attention. Je vis avec satisfaction tous les éloges possibles de leur méthode d'éducation. Mais le mot de la fin me fit rêver. Lisez plutôt :

"On y enseigne l'art culinaire, la coupe des vêtements, la fabrication au métier, des toiles de lin, des flanelles, des étoffes, la culture et le jardinage, *—en un mot on y enseigne tout ce qu'une femme doit savoir pour rendre son mari heureux et prospère.*

Ainsi c'est pour "savoir rendre son mari heureux et prospère" que nous allons au couvent, tant de longues années ? Eh bien, vrai, il y en a qui perdent leur temps. Le catéchisme a sans doute tort, car, ce doit être pour rendre les hommes heureux que les femmes ont été crées et mises au monde.

***

J'extrais les lignes suivantes d'une lettre de Québec :

"Dites des félicitations à Fantaisie, du *Canada*. Son article, (samedi, 16 mai) est vraiment d'un esprit distingué, juste et digne. En effet, nous nous demandions après lecture des discours prononcés à l'Université de Montréal, si l'on ignorait souvent ainsi les femmes, dans votre grande ville."

"Fantaisie," dans une fine chroniquette, a fait ressortir l'injustice flagrante des messieurs de l'Université Laval, à Montréal, qui semblent ignorer complètement le mérite des jeunes filles dans les concours didactiques. A Québec, comme on le sait, les femmes concourent avec les hommes. Les mesquineries sont bien amusantes !

***

Des fautes typographiques se sont glissées dans la lettre d'Ottawa, de la dernière livraison, en trop grand nombre, pour que je les passe sous silence. Sans parler de *psydrologie* pour *psychologie* et autres énormités de ce genre, que les lecteurs ont corrigé eux-mêmes, il faudrait lire dans le premier paragraphe de la troisième page : "Un individu reconnu pour des idées *anti*-ministérielles," et non ministérielles tout court, qui change entièrement le sens de la phrase.

***

Les anciennes élèves des Ursulines qui ont assisté à la fête du 12 mai dernier, garderont, j'en suis sûre, un sentiment très vif de l'urbanité et du tact des dames organisatrices de cette grande réjouissance.

Grâces à Mesdames Larue et Pelletier, Mlles Têtu et Rivard, la fête du 12 mai a été des plus complètes et des mieux réussies. Félicitations et remerciements au zélé et intelligent comité d'organisation.

FRANÇOISE.

Conseils utiles

MOYENS DE COMBATTRE LA TRANSPIRATION DES MAINS.—Pour les personnes qui ont, chaque été, à subir cette chose désagréable, voici un moyen fort simple et peu coûteux, et qui cependant, est très efficace.

On se procure chez un marchand de couleur ou chez un droguiste, un morceau d'alun assez gros, et présentant le moins possible d'arêtes vives.

Deux ou trois fois par jour, suivant l'abondance de la transpiration, on se frottera les mains avec ce morceau d'alun, tout comme si on employait du savon.—Le résultat est immédiat, et si la transpiration n'est pas supprimée totalement, elle est du moins considérablement réduite.—Dans la suite, on n'emploiera l'alun que lorsque ce sera nécessaire pour éviter le retour de la transpiration.—Il est bon de se savonner les mains avant cette opération, ceci afin de faciliter l'action de l'alun sur l'épiderme ; — mais il est une chose importante, il faut se rincer les mains à l'eau propre entre le savonnage et l'usage de l'alun. En négligeant cette précaution, on pourrait se rendre les mains grasses : l'alun, en effet, fait "tourner" le savon, il le décompose en formant une matière graisseuse insoluble dans l'eau et qui adhère très fortement aux mains ou aux vases contenant de l'eau de savon.

Ce moyen est si simple que l'on serait tenté de l'employer sur d'autres parties du corps.—Ce serait une lourde faute, qui pourrait avoir de sérieuses conséquences pour les personnes qui essaieraient d'annihiler complètement la transpiration sur le corps.—Celle-ci permet l'évacuation des liquides secrétés par l'organisation.—Ces liquides empoisonneraient le sang s'ils n'étaient expulsés de l'intérieur, c'est-à-dire si on empêchait la transpiration de se produire.

Pour conserver au linoléum son brillant, il suffit de se servir du procédé suivant, qui est à la portée de tout le monde : le laver régulièrement toutes les deux ou trois semaines. A peu près trois fois par an, il faut le frotter en employant une faible solution de cire jaune dans de l'essence de térébentine ; l'on peut également se servir pour cela d'huile de lin.

JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste



531a RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE"



Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE.-Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparations de corsets faits avec soin. Fournitures, telles que : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert



Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

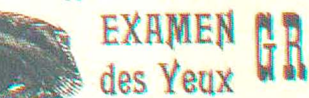


Spécialiste :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

AVIS.—**MEFIEZ-VOUS !** pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge.
Manière de relever et agrandir les patrons
Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles.
Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau,
Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à

M. R. Thiéry, 14, rue Drouot



Peinture préparée

Pour en dedans et en dehors, **PEINTURE A PLANCHER**, en petite ou grande quantité, à volonté, **VERNIS**, etc.

Outils de jardins de toutes sortes.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

MONTREAL

LIBRAIRIE

C. O. Beauchemin & Fils

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

NOUVEAUTES

L'OUBLIE, roman canadien, par Laure Conan, Illustrations de M. Antigna, 1 vol. in 12, couverture illustre 0.75

SIR WILFRID LAURIER, Premier Ministre du Canada, par Henri Moreau, rédacteur au journal "Le Matin" de Paris, 1 vol. avec portrait..... 0.70

LETTRE SUR L'ILE D'ANTICOSTI à l'honorable Marc Aurèle Plamondon, par Mgr. Guay, 1 vol. in 8 .... 1.50

LE RAYON, Scènes évangéliques, par M. R. Monlaur, 1. vol. in 12.................................... 0.88

ARTICLES ET ETUDES, par l'abbé Elie J. Auclair, 1 vol. in 12 .... 0.75

CONTEURS CANADIENS FRANÇAIS du 19me siècle, par E. Z. Massicotte, 24 contes, 16 auteurs portraits dessinés par Edmond J. Massicotte, 1 vol. in 8 0.50

LA RECREATION en famille, Illustré de 185 figures en noir et de planches, hors texte en couleur, 1 vol. in 12, relié 1.0